

Chapitre 3  
Epistémologie et langage  
sous *l'Aufklärung*  
L'analyse des signes  
comme fondement des procédures  
scientifiques dans la *Sémiotique*  
de Johann Heinrich Lambert

1. ÉCLECTISME ET PHILOSOPHIE

Le titre du chapitre précédent, qui définit Johann Gottfried Herder comme le dernier *Popularphilosoph*, mérite quelques explications. Il implique que l'on se propose de lire l'œuvre de Herder en la replaçant dans le cadre de cette riche tradition, trop longtemps ignorée, que l'on désigne sous le terme de Philosophie populaire, et qui marque d'une manière spécifique l'*Aufklärung* par rapport aux autres philosophies nationales contemporaines.

La *Popularphilosophie* a longtemps été tenue à l'écart, le dédain envers les philosophies de l'*Aufklärung* s'étant largement diffusé suivant l'opinion négative propagée par l'historiographie romantique, et le jugement définitif émis par Hegel qui n'y voyait qu'une vulgaire imitation de la philosophie française. L'histoire de la philosophie de ces dernières années a amplement contribué à battre en brèche cette opinion (Merker, 1982; Beiser, 1987), mais on ne peut en dire autant de l'histoire de la linguistique, qui commence seulement à s'occuper de ce secteur important de la tradition philosophique allemande; que l'on se réfère aux études novatrices de Joachim Gessinger et Wolfert von Rahden que j'ai déjà mentionnées dans la Préface de ce livre.

L'éclectisme est la caractéristique dominante de la philosophie populaire. Passant en revue l'histoire des théories de la langue, Platner, l'un des représentants les plus connus de ce mouvement, déclarait qu'il ne pouvait s'identifier à aucune des écoles du passé : celles-ci, disait-il, ont tout expliqué par la genèse sociale du langage sans s'occuper des mécanismes cognitifs sous-jacents (Epicure, Hobbes, Rousseau), ou bien ont tout ramené à la sensibilité (Lucrèce et Condillac), ou encore ont résolu le problème en postulant une faculté humaine spécifique de réflexion. Platner, s'opposant à ce type de choix unilatéral, propose une approche globale intégrant la physiologie de l'ouïe, la sensibilité, la capacité à saisir les analogies (*analogische Witz*), les rapports interpersonnels, la perfectibilité humaine, «le tout guidé par quelque influence de la faculté abstractive (*Absonderungsvermögen*) et de la raison en général» (Platner, 1793-1800 : I. 182). Réfléchissant sur son propre itinéraire théorique, Johann Georg Heinrich Feder, un autre philosophe populaire, écrivait : «j'ai été aussi peu partisan de Locke que de Wolff, aussi peu de Crusius que de Kant» (Feder, 1825 : 88).

Cet éclectisme professé par les philosophes populaires ne pouvait certes pas trouver faveur auprès des grands interprètes de la philosophie de l'identité. L'éclectisme est en effet par définition la méthode de la philosophie de la multiplicité ; c'est — s'il est cohérent et rigoureux — le recours à des principes et à des méthodes compatibles mais différentes dans le but d'expliquer des phénomènes coexistants mais hétérogènes. L'éclectisme de la philosophie populaire représentait, entre autres, une tentative de réponse face à la transformation interne que le développement des sciences biologiques imposait à l'épistémologie empiriste.

À l'encontre des interprétations traditionnelles qui nous ont habitués à une stricte opposition binaire entre rationalisme et empirisme, on peut affirmer que le modèle gnoséologique bâti par les grands auteurs de la philosophie britannique, et transmis à la philosophie continentale, était parfaitement compatible avec les théories physiologiques de tradition cartésienne : l'image de la table rase, de l'esprit comme pure disponibilité à la réception des stimuli, l'image d'une sensibilité comme simple moyen de jonction entre le sujet et le monde, tout cela était parfaitement cohérent avec la conception mécaniste du corps. Mais entre 1680, date où Charles Perrault critiquait «la nouvelle secte [...] où l'on croit que par les moyens de la mécanique on peut connaître et expliquer tout ce qui appartient aux animaux» (cité par Moravia, 1982 : 30-31), et 1802, date où Cabanis formulait dans ses *Rapports du physique et du moral de l'homme* la thèse philosophico-médicale du corps comme organisme dynamique et sensitif et en tirait toutes les conséquences pour la méthode

de la psychologie, on avait été amené à redéfinir totalement la notion de sensibilité. D'instrument inerte et mécanique de liaison entre le monde et l'âme, on la concevait alors comme un processus intelligent et orienté, une force active capable d'autorégulation. L'histoire de cette transition a été retracée dans plusieurs ouvrages qui sont devenus des textes de référence : Roger (1963), Callot (1965), et plus récemment Moravia (cf. principalement 1982) et Fabbri Bertoletti (1990). Il s'agit d'un processus qui comprend des épisodes très hétéroclites, de la reprise de la tradition alchimique et paracelsienne chez des auteurs comme Georg Ernst Stahl, professeur à l'université de Halle au début du siècle, aux études de Haller sur l'irritabilité diffusées en Europe dans leur traduction française, en passant par l'expérimentalisme des médecins de l'école de Montpellier. Ces derniers bénéficièrent pour la diffusion de leurs thèses vitalistes d'une extraordinaire caisse de résonance : l'*Encyclopédie*, à laquelle Diderot les invita à collaborer. Rien d'étonnant dès lors à ce que les philosophes allemands en appellent à la notion leibnizienne de force immanente à la matière. Il faut tenir compte de cet aspect de l'éclectisme de l'*Aufklärung* si l'on veut comprendre le vitalisme de Herder.

Cependant, comme le reconnaît Frederick Beiser dans le chapitre qu'il a consacré à la *Popularphilosophie* dans son livre sur la philosophie allemande à l'époque de Kant, l'éclectisme des philosophes populaires fait «qu'il est particulièrement difficile de les regrouper ou de les classer» (Beiser, 1987 : 168). C'est en raison de ce manque de cohésion (théorique mais aussi institutionnelle) que les philosophes populaires ne sont pas aussi aisément identifiables que les Idéologues, dont on peut néanmoins considérer qu'ils sont les pendants (Humboldt fut le premier à instituer ce parallèle, dans une lettre à Schiller datée du 23 juin 1798 : «En Allemagne, cette manière de raisonner», écrivait-il à propos des Idéologues, «est tout à fait celle des philosophes populaires...»).

On peut certes distinguer, comme le fait Beiser, les philosophes populaires de tendance plus lockienne, comme Johann Georg Heinrich Feder, coéditeur à Göttingen de l'importante revue intitulée *Philosophische Bibliothek*, de ceux dont les tendances sont plus leibniziennes, comme Johann August Eberhard, éditeur d'une autre revue de renom, le *Philosophisches Magazin*. Les critiques contre Kant contribuent elles aussi à différencier les positions, puisque les contestations des lockiens visent la possibilité de la connaissance *a priori* et la séparation entre les sens et l'intellect, c'est-à-dire entre phénomène et noumène (cf. Feder, 1787). Les critiques les plus sévères se concentrent sur le premier point. «Vous, premier philosophe d'Allemagne», écrit Christian Gottlieb Selle à Kant le 29 décembre 1787, «portez, à mon sens, un coup fatal au problème

de l'expérience qui, sans cela, était loin encore d'occuper la place qui lui revient. Et vous ne faites que donner un nouvel espace au bavardage [...]. Et ce sont là les motifs qui m'ont poussé à agir». L'action à laquelle il se réfère est la publication dans les Mémoires de l'Académie de Berlin dont il était membre, d'un texte intitulé *De la réalité et de l'idéalité des objets de nos connaissances* (réédité ensuite partiellement dans une traduction en allemand pour l'*Archiv für Philosophie* en 1792). Dans ce texte, après avoir montré que Kant était resté enfermé dans la tradition rationaliste, il définissait le système kantien de « chef d'œuvre de l'art qui, comme les pyramides d'Égypte, sera dans tous les siècles l'objet de l'admiration générale, mais qui, comme elles, amènera toujours la question : pourquoi et pour quel effet cette grande dépense de forces extraordinaires ? » (cité par Azouvi et Bourel, 1991 : 40, 34).

Par ailleurs l'objet du débat n'était pas tant la notion d'*a priori* : aucun des empiristes n'aurait jamais nié l'existence de conditions qui rendent possible l'expérience (les facultés et leurs fonctions, la constitution organique de l'homme, l'ensemble de l'expérience collective de l'humanité, la langue elle-même, en somme l'ensemble des facteurs biologiques et historiques qui conditionnent l'activité intellectuelle de chacun). Le désaccord touchait plutôt la méthode. La question était : l'étude des éléments *a priori* de la connaissance exige-t-elle ou non une méthode différente de celle des sciences empiriques ?

Les critères de distinction entre « empiristes » et « rationalistes » à l'intérieur de la philosophie populaire résultent ainsi n'être souvent que des nuances. Les rationalistes sont par exemple d'accord avec les empiristes pour imputer à Kant une séparation injustifiée entre les sens et l'intellect. Mais les premiers en appellent à la notion leibnizienne de connaissance sensible comme première forme de connaissance intellectuelle en la réinterprétant dans le cadre de cette vision synergique des forces de l'esprit qui était au cœur du débat biologique de cette époque. Les contestations des « lockiens » visent aussi la doctrine selon laquelle l'espace et le temps seraient des intuitions *a priori*, ainsi que la possibilité même d'une table complète des catégories et de leur application à l'expérience (rappelons que nous avons déjà rencontré ces deux thèmes ainsi que la critique contre la séparation entre sens et intellect dans la *Métacritique* de Herder); cette approche psychologue est sans doute étrangère aux « rationalistes ». Mais cette distinction (empirisme/rationalisme) semble en définitive difficile à maintenir rigoureusement, et ce dans de nombreux cas : c'est là la rançon de cet éclectisme que les adversaires des philosophes populaires leur reprochaient.

Une lecture mieux intentionnée permet au contraire de mettre en relief les aspects positifs de la synthèse éclectique mise en œuvre dans l'objectif d'élaborer une méthodologie commune valable pour toute l'encyclopédie des sciences. C'est dans le cadre de cette recherche que les philosophes populaires reconnurent souvent le *Neues Organon* de Johann Heinrich Lambert comme modèle théorique. En effet dans cette œuvre les incompatibilités entre rationalisme et empirisme, même du point de vue des théories linguistiques, s'avèrent beaucoup moins radicales que ne l'avaient souligné plus ou moins artificieusement les historiens traditionnels : la théorie « rationaliste » de la langue se conciliait facilement avec l'observation « empiriste » des pratiques linguistiques.

## 2. LES FONDEMENTS DE LA SÉMIOLOGIE

Lambert est un auteur que l'histoire des idées linguistiques ne mentionne généralement pas (à l'exception de Hassler, 1991 : 59-65). Et pourtant, il consacre à la sémiologie et à l'analyse des langues naturelles tout le troisième livre du *Neues Organon*, la principale de ses œuvres philosophiques (1764).

Avant d'examiner ce texte, il est intéressant de se pencher sur le premier livre, la *Dianoïologie*, où sont exposés les fondements de sa théorie cognitive, et où l'on voit se dessiner les principes d'une théorie sémiotique, à l'intérieur même de la théorie du concept exposée dans les premiers paragraphes du texte, lorsque Lambert fait de l'acte de reconnaître (*wieder erkennen*) l'élément central de la formation des concepts. En effet, dit-il, nous ne possédons un concept que lorsque nous sommes capables, à toute occasion, de reconnaître un objet et de le distinguer des autres objets grâce à des marques. Lambert revient sur ce thème dans l'*Architektonik* (Lambert, 1771 : 652), un texte rédigé tout de suite après le *Neues Organon*, et que l'on peut sous plusieurs aspects considérer comme un prolongement de celui-ci, et il y revient encore dans quelques écrits mineurs (Lambert, 1781-87 : VI. 3-4, 15-17, 193 et sv.).

Les marques (*Merkmale*, ou *Kennzeichen*) — contrairement aux signes proprement dits (*Zeichen*) — sont des éléments de reconnaissance internes à l'objet : ceux qui apparaissent dans les définitions. La clarté du concept réside donc dans la capacité que nous avons de « représenter celles-ci [les marques] chacune en particulier ainsi que dans leurs connexions, ou de les énumérer à autrui au moyen des mots » (Lambert, 1764 : I. 9). Le concept est plus ou moins adéquat selon que les marques représentables suffisent plus ou moins à la reconnaissance de l'objet.

Toute l'activité mentale fonctionne donc sur la base de ces marques. Il s'agit de marques internes aux objets, mais aussi de marques externes, c'est-à-dire de rapports ou « titres » (*Titel*) : comme par exemple lorsque l'on caractérise un homme au moyen de ce qu'il fait ou a fait (« l'inventeur de la pompe pneumatique » pour désigner Otto de Guericke, etc.). L'activité classificatoire de la pensée, c'est-à-dire la classification en genres et espèces qui est à la base de toute connaissance générale, est une activité sémiotique par excellence : une activité de décomposition et recombinaison des marques individuelles et génériques de tout objet (*ibid.*, I. 13-14). La persistance des marques essentielles est ce qui permet de reconnaître l'individu en ce qu'il appartient à un genre déterminé. Ainsi, par exemple, l'homme qui passe par les divers stades de la vie, continue, malgré ses transformations, à être reconnu comme homme : comme cet homme en particulier qui répond à tel nom, tant et si bien que ce nom est parfois même attribué à ses cendres : de même qu'une ville comme Troie continue, au-delà des différentes phases de son destin, à être cette ville que justement nous appelons Troie. Au contraire, la mutation des marques ne permet plus, au-delà d'une certaine limite, une telle reconnaissance : la chenille n'est plus reconnaissable en tant que telle si elle est devenue papillon, les aliments sont devenus chair, sang et os (*ibid.*, I. 18-21).

L'un des problèmes de la méthode scientifique est alors d'« observer, examiner et choisir » les marques pour discerner correctement entre celles qui sont essentielles et celles qui sont contingentes, alors que dans l'existence réelle elles sont entremêlées (*ibid.*, I. 25). La première partie de la *Dianoïologie* contient un véritable discours de la méthode d'une telle reconnaissance, accompagné de considérations sur l'usage linguistique et sur sa capacité à modifier l'extension des classes et donc à influencer cette activité cognitive fondamentale. « L'unité de mesure est l'utilisation commune du vocable... » (*ibid.*, I. 45). Mais l'utilisation entraîne l'abus. La critique du langage fait donc partie de la méthodologie scientifique. L'extension de la signification des termes, qui constitue un principe de l'innovation scientifique, n'implique pas nécessairement la réalité des genres correspondants. L'histoire des langues est remplie de cas de distinction ou d'assimilation dus à un glissement sémantique, comme par exemple celui qu'a subi le mot latin *lex* en passant de la signification restreinte de norme émanant du peuple romain dans son ensemble (par opposition à *Senatusconsulta*, *edicta*, *plebiscita*, etc.), à la signification plus ample de législation à caractère obligatoire, puis de là par une extension ultérieure à tout ce qui implique des rapports immuables, ce qui fait que l'on parle de lois du mouvement, de lois de la pensée, de lois de

l'imagination, etc. Il y a dans ce cas une assimilation analogique de phénomènes disparates. Mais cela ne signifie pas pour autant que le terme indique un genre : un genre qui comprenne en soi aussi bien les lois civiles et politiques que les lois de la mécanique (*ibid.*, I. 50).

La critique du langage ne se limite pas à cette analyse de la compréhension des termes et à la confrontation entre les termes et les genres correspondants. Plus qu'aux habitudes lexicales (l'« utilisation commune » des mots), l'analyse s'attache d'abord aux processus de sémiose pré-verbale qui, comme nous l'avons vu, se produisent à travers la reconnaissance des marques. Elle examine les mécanismes psychologiques de catégorisation, c'est-à-dire les mécanismes qui permettent de relier la représentation au concept : il n'y a pas, et il ne peut y avoir de correspondance terme à terme entre les marques de l'objet et celles qui sont incluses dans la représentation. Par rapport à la perception, la représentation est une synthèse de ces marques et plus l'objet nous est familier, plus la synthèse est elliptique ; elle est cependant telle qu'« il reste dans son image assez pour permettre normalement de reconnaître de nouveau l'objet lui-même » (*ibid.*, I. 647). En raison de ce processus de réduction et d'ellipse,

« on délaisse dans l'image la plupart de ce qui différencie totalement les parties integrantes des espèces, ou bien on se représente, sans y penser, au lieu du genre, seulement une ou quelques espèces » (*ibid.*, I. 111).

Il s'agit d'un processus qu'on désignerait aujourd'hui sous le terme de typicalité, par lequel on emploie pour la représentation d'une catégorie une de ses sous-catégories en tant qu'elle représente au mieux la catégorie elle-même. Ceci vaut tant pour les objets matériels que pour les concepts abstraits eux-mêmes. En effet nous ne disposons pour ces derniers que d'une représentation confuse, somme des marques rencontrées dans tous les cas particuliers, sans toutefois pouvoir « les élucider et exprimer toutes avec les mots ». Dans des concepts tels que *modestie*, *piété*, *équité*, *espoir*, *cause*, *fondement*, etc.,

« les parties integrantes sont de tout autre nature que dans les choses matérielles et elles ne se laissent pas si facilement énumérer, bien que nous en ayons d'une certaine façon une perception interne qui est même d'autant plus complète que le concept nous est plus connu et familier [...]. Si nous sommes parvenus à un concept général à travers de multiples expériences appropriées, il s'y trouve beaucoup plus que ce que nous exprimons avec des mots quand nous le définissons. » (*ibid.*, I. 112).

Ce décalage insurmontable entre le caractère sommaire de la représentation et la totalité de l'expérience correspondante explique la raison pour laquelle les exemples constituent un instrument irremplaçable pour l'ar-

gumentation : une définition ne pourra jamais *contenir* tout ce que les exemples réussissent à *montrer*.

L'exemple est donc une sorte de définition ostensive à laquelle l'argumentation doit continuellement recourir. A ce propos il est important de noter que pour Lambert l'une des caractéristiques intrinsèque et essentielle des signes pré-verbales est l'iconicité : la formation des concepts est toujours une schématisation presque-visuelle de ce qui est perçu. Dans la sémiologie pré-verbale l'image est en effet l'instrument premier, c'est le moyen par lequel l'information sensible est codifiée et rendue apte à être pensée. La prédominance de la catégorie de la vision lors des processus de codification primaire des données de la perception est soulignée presque à chaque page du *Neues Organon*. Et cela se confirme dès les premiers paragraphes de la quatrième et dernière partie de l'œuvre, la *Phénoménologie*, lorsque Lambert attribue à l'optique la suprématie par rapport aux autres sciences qui constituent la phénoménologie de la perception.

Le fait que nous fassions appel à des représentations indirectes chaque fois que la représentation directe n'est pas possible (dans le cas des concepts abstraits par exemple), démontre, selon Lambert, que l'image est un instrument sémiotique essentiel. Les exemples sont justement des représentations indirectes qui, comme nous l'avons vu, sont toujours plus riches que les définitions correspondantes; ceci vaut aussi pour les schématisations (tout comme les arbres généalogiques qui représentent les degrés de parenté). De nombreux systèmes de notation font partie de ces représentations indirectes, tel celui de la musique qui «rend figuratives les connaissances musicales, de sorte que l'œil juge pour ainsi dire ce qui était uniquement un objet de l'ouïe» (*ibid.*, I. 113). Lambert définit ces cas comme des métaphores, indiquant par là le fait que la représentation n'est pas la copie de l'objet ou de l'événement représenté, mais un dispositif sémiotique n'ayant avec lui qu'une analogie de structure. Cette analogie permet, comme par exemple dans le cas des notes de musique, la "traduction" d'un domaine sensoriel à un autre.

Le problème de la traduisibilité des représentations d'un sens à l'autre constituait, comme on le sait, l'une des questions ouvertes de la psychologie de l'époque (cf. Turbayne, 1955; Davis, 1960; Park, 1969; Markovits, 1984). George Berkeley, dans la *New Theory of Vision* (1709), avait expliqué par ce mécanisme de traduction la fonction cognitive des signes pré-verbales. Le rapport de signification entre les signes linguistiques et leurs référents représente en effet, selon Berkeley, un cas particulier du pouvoir de traduction grâce auquel, dans ce cas, les mots suggèrent à

l'imagination, par la médiation des sons, des objets non pertinents pour l'ouïe (Berkeley, 1709 : 9-10). Cette traduisibilité est selon Lambert un instrument important de contrôle sémiotique de l'expérience car il permet à chaque sens de juger les données fournies par les autres sens.

### 3. LE LANGAGE ENTRE CONNAISSANCE HISTORIQUE ET CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE

La reconnaissance par l'intermédiaire des marques comme fondement de l'activité de catégorisation, et la nature primordialement iconique de tous les processus cognitifs mêmes les plus élémentaires : tels sont les deux thèmes qui introduisent la problématique sémiotique au cœur même de la *Dianoilogie*. Dès lors, Lambert, comme tout théoricien qui décrit la vie mentale comme un *continuum* procédant à partir des niveaux les plus simples d'organisation cognitive et de manipulation de l'expérience, en vient inévitablement à se poser le problème du passage des formes iconiques aux formes non-iconiques d'activité mentale sans lesquelles le savoir et la communication scientifique seraient impossibles; ce qui remet en cause l'utilisation des signes comme dispositifs essentiels de cette organisation et de cette manipulation.

L'un des problèmes qui émerge dans la *Dianoilogie* est en effet celui d'expliquer comment on passe de la connaissance «historique» (c'est-à-dire de la connaissance empirique) à la connaissance scientifique. La méthode adoptée pour la connaissance historique est celle de l'«anatomie des concepts», dont Locke a été le maître; celui-ci «procède comme les anatomistes qui tentent de se faire une idée sur les parties internes les plus simples du corps et sur leur union» (Lambert, 1764 : II. 29). Dans cette méthode la définition (du triangle équilatéral par exemple) a une valeur purement hypothétique jusqu'au moment où l'on démontre la possibilité de l'objet défini (en partant, par exemple, des éléments spatiaux simples pour voir quelles figures on peut en obtenir et quelles sont les propriétés des figures ainsi obtenues). Comme l'écrit Lambert dans une lettre de 1765, cette méthode utilise les définitions

«uniquement pour désigner ce que le mot représente d'un objet et, dans les démonstrations, seulement comme hypothèse. Mais on s'en tient à la chose même pour voir quels ingrédients simples et distincts entre eux y apparaissent.» (Lambert, 1781-85 : I. 33).

L'universalité de la définition est donc une universalité concrète, c'est-à-dire qu'elle conserve les spécifications particulières de l'objet défini. C'est là l'un des thèmes traités dans la *Dianoilogie*, en particulier dans les paragraphes de conclusion où Lambert expose sa théorie de la «pré-

sensation de la connaissance scientifique» (Lambert, 1764 : I. 678 et sv. ; cf. II. 29 et sv.).

La procédure scientifique commence souvent par l'énonciation de la pure et simple possibilité d'un concept «sans encore prévoir [...] dans quelle mesure les marques qui appartiennent au concept dans un cas déterminé peuvent lui appartenir dans tous les cas et avec quelles autres déterminations» (*ibid.*, I. 695; cf. 661). Par exemple, un triangle quelconque peut servir à représenter le concept de triangle; mais la possibilité des triangles (le discours scientifique sur les triangles), c'est-à-dire le passage de l'hypothèse à la théorie, requiert une analyse des propriétés inhérentes à l'objet (*ibid.*, I. 695). Ce procédé, dont on trouve le meilleur exemple dans les *Eléments* d'Euclide, n'est le propre que de quelques sciences, celles où «les concepts les plus simples sont définis en montrant l'objet lui-même, et puisque chacun apprend à les connaître de cette façon, il est impossible de confondre une chose avec une autre». Tout autre est le cas des sciences où «on se fie en grande partie au oui-dire et où les concepts sont entremêlés de circonstances secondaires» (*ibid.*, I. 686). L'impact de l'usage linguistique sur la théorie est alors beaucoup plus fort (*ibid.*, I. 696; cf. I. 34, 103, 648). En effet, dans la plupart des sciences on ne choisit pas

«les concepts les plus simples de façon assez déterminée pour qu'on puisse commencer par ceux-ci et démontrer, à partir de cette base, les concepts doctrinaux les uns après les autres. En effet, s'il en était ainsi, nous ne serions pas si liés aux mots et nous pourrions, comme en algèbre, employer à leur place des signes scientifiques et rendre figuratif de façon démonstrative tout l'ensemble de la connaissance.» (*ibid.*, I. 700).

Puisqu'il n'en est pas ainsi, un réexamen continu de l'extension des termes s'impose dans le cadre de la procédure scientifique, une confrontation continue entre la terminologie du passé et celle du présent. L'argumentation scientifique doit continuellement recourir aux auxiliaires ostensifs («un croquis, une coupe, un dessin, un tableau, une représentation en perspective, [...] etc.). Ainsi Comenius, dans l'*Orbis pictus*, tendait à rapporter toujours la connaissance scientifique à la connaissance oculaire; et il y voyait la base de toute efficacité de l'argumentation scientifique. Lambert cite encore à ce propos Francis Bacon (*ibid.*, III. 21) qui recommandait d'utiliser l'expérience comme base de comparaison pour la signification des mots et des concepts.

«Une couleur obtenue par mélange de couleurs prismatiques ou de couleurs naturelles reconnues, dont est indiqué le rapport; un son déterminé, mesuré sur un tuyau d'orgue ou sur une corde musicale; un poids déterminé par rapport au poids spécifique de l'eau selon sa chaleur; [...] voilà des moyens à travers lesquels on met les autres en état de parvenir à une connaissance aussi déterminée que celle que nous possédons [...]. C'est pour la même raison que l'on note de façon détaillée et avec toutes les précautions

nécessaires les observations et les expériences, et ce afin que les lecteurs puissent non seulement en juger la procédure, mais qu'ils puissent exécuter et répéter l'observation et l'expérience elles-mêmes.» (*ibid.*, I. 698).

De même, dans la pratique linguistique, le retour à la source historique, à l'"autopsie", est un facteur essentiel. Les noms des concepts simples — qui ne peuvent être définis mais en même temps ne nécessitent pas de définition parce qu'en eux «sensation et terme procèdent d'un même pas» — sont les plus stables dans la langue, «[ils] conserve[nt] pour toujours une signification propre, tant que la langue ne subit pas de mutation; et ces termes sont, pour ainsi dire, le mètre du changement de la langue» (*ibid.*, II. 30; cf. II. 119-22). Leur source est non équivoque et ne donne pas lieu à confusion: personne ne pense entendre de couleurs ni voir de sons... Ce n'est que dans le cas d'idées qui admettent une gradation que la détermination du champ de signification peut être problématique: c'est le cas des degrés intermédiaires des couleurs. La signification des noms des objets naturels a, elle aussi, une relative stabilité: ces derniers ont en soi quelque chose de durable, ils peuvent chaque fois être montrés ou perçus physiquement et on les apprend comme des unités entières. Ces noms peuvent donc eux aussi être employés comme «mètre de l'évolution des langues» (*ibid.*, III. 196-97); ils constituent «la base pour la détermination de la signification de tous les autres mots» (*ibid.*, III. 338; cf. 336-37), c'est-à-dire de ceux «qui appartiennent directement au domaine le plus abstrait de la pensée». Ces derniers sont forgés par analogie avec les premiers et par extension métaphorique de leur signification (*ibid.*, III. 339-41).

Dans le langage scientifique c'est consciemment que l'on transfère la terminologie des concepts simples à un autre niveau, confrontant ainsi le monde visible et l'invisible, le monde physique et le monde intellectuel (*ibid.*, II. 45). Ce recours aux concepts transcendants, comme les appelle Lambert en raison de leur propriété de représenter des choses similaires dans le monde physique et dans le monde intellectuel (*ibid.*, II. 48), n'est qu'un cas particulier d'une opération mentale qui régit la langue tout entière. La métaphore est en effet un principe d'innovation des langues vivantes: celles-ci ne forgent que rarement de nouvelles racines, mais pourvoient à la création de nouveaux termes par la formation de mots composés ou le recours à l'usage métaphorique des termes déjà existants. Plus que la poésie, où les métaphores sont tout au plus des expédients utilisés pour renforcer l'effet esthétique, ce sont les sciences qui ont besoin de ce dispositif d'innovation linguistique, voué par excellence à la formation de concepts abstraits. Il faut cependant prendre en compte le fait que cela entraîne un risque bien réel pour toute commu-

nication scientifique : celui de voir le débat se retourner en discussions et disputes sur l'ampleur qui dans chaque cas particulier est donnée, ou doit être donnée, aux concepts ainsi formés (*ibid.*, III. 195). Lambert illustre cette opération continue de catégorisation et re-catégorisation que requiert la communication scientifique par une série de métaphores : comme celle du collectionneur de pièces de monnaie qui « divise, pour ainsi dire les concepts en faisant d'un tas confus des tas individualisés et distincts » (*ibid.*, II. 46); ou celle du marchand qui divise ses marchandises. « De telles opérations, dit-il, se présentent aussi dans l'image que nous nous représentons » (*ibid.*, II. 47).

Le thème des langues historico-naturelles s'introduit dans le cadre de la méthodologie scientifique : l'analyse sémantique devient le fondement des procédures scientifiques, ces dernières requièrent un examen de l'affinité réelle des concepts qui sont recueillis sous une représentation donnée et elles exigent la « confrontation entre les mots et leurs significations affines et diverses ». L'analyse du langage est la clef qui permet le passage de la connaissance historique à la connaissance scientifique et inversement, de la connaissance abstraite à celle des individus, passages qui s'imposent continuellement tant à la recherche qu'à la communication scientifique.

#### 4. SÉMIOLOGIE ET HERMÉNEUTIQUE

Lambert prend pour point de départ de sa réflexion sémiotique une sorte d'impératif herméneutique. L'éthique de la recherche et de la communication — le respect des critères de « rectitude herméneutique » et de la « rigueur herméneutique » (Lambert, 1764 : III. 307, 334 et sv.) — veut en effet que l'on évite les querelles dérivant de l'incertitude sur la portée respective de la signification et du concept; elle veut qu'on les confronte toutes deux continuellement « à l'expérience qu'on en a eue jusque là », c'est-à-dire que l'on confronte la signification lexicale des termes à leur signification encyclopédique. Il serait plus utile, nous explique Lambert,

« au lieu de recourir tout de suite aux définitions et de les conformer à nos concepts souvent encore confus, que nous vérifions d'abord plus précisément d'où nous tirons ces concepts, s'il n'y aurait pas à y opérer plus scrupuleusement des distinctions, et si les autres n'ont point, eux aussi, matière à sélectionner à l'intérieur du concept qu'ils se forment sur l'objet et sur les mots, avant de pouvoir être en accord avec nous » (*ibid.*, I. 632).

Il s'agit d'un critère de clarification de ce que Lambert, dans la *Phénoménologie*, appelle l'apparence herméneutique et sémiotique (*ein her-*

*meneutischer und überhaupt ein semiotischer Schein*), ceci en liaison avec l'interprétation des signes ou avec l'utilisation des signes en général (*ibid.*, IV. 32).

Mais par ailleurs, comme l'indique clairement le chapitre dédié à la syntaxe, préciser le sens des termes ne suffit pas. Un travail herméneutique achevé ne peut s'accomplir qu'au niveau de la phrase dont la signification se construit avec la contribution d'autres facteurs, outre les éléments lexicaux et référentiels. Appartiennent à ces facteurs : l'ordre des mots, la modification de ceux-ci en raison de la création de liens avec ce qui précède et ce qui suit, et même l'intonation lors de l'expression orale. Celle-ci relève d'un dispositif dont l'expression écrite doit se passer; il manque également à cette dernière la dimension du dialogue qui permet aux locuteurs de déterminer le cadre des concepts et donc la signification des termes (*ibid.*, III. 303-304). Ce cadre, cette signification, sont cependant déterminables dans une large mesure, et parfois même exclusivement, à l'intérieur du contexte. A cet égard, le travail herméneutique doit suppléer au manque d'éléments caractéristiques ou étymologiques, c'est-à-dire d'éléments de motivation des termes car ces éléments sont le plus souvent incomplets ou peu fiables dans les langues : son objectif doit être de chercher

« les cas et les expressions dans lesquels le mot apparaît, et d'examiner le motif pour lequel il y est utilisé afin que l'on puisse récupérer et rendre reconnaissables les marques communes et propres du concept mais aussi souvent l'ambiguïté du mot » (*ibid.*, III. 311).

C'est là un thème qui revient aussi dans *l'Epistolaire*. Dans une lettre datée du 18 mars 1765 Lambert écrit à propos de la métaphysique :

« ce qui est simple est plus difficile à comprendre du fait qu'il est caché dans des mots qui présentent des ambiguïtés, en partie manifestes et en partie encore cachées. Si on ne les explique pas avec soin (et à cet égard il faut posséder la langue de telle sorte qu'on soit en mesure d'en percevoir même les plus subtiles dissonances), il arrive facilement qu'on attribue à un mot ce qui ne vaut que pour une seule de ses significations, et que par conséquent se produisent des dissonances et des contradictions par rapport aux autres significations [...]. En outre il y a en métaphysique des définitions qui seraient plus utiles pour un dictionnaire, car il ne s'agit que de simples synonymes. » (Lambert, 1781-1785 : 8-9).

Et de même le 19 août de la même année :

« C'est sans aucune difficulté que les concepts métaphysiques se présentent dans la vie quotidienne comme des prédicats. Mais si, en métaphysique, on veut en faire des sujets, on ne s'arrête plus de faire des distinctions en raison du caractère multiple et changeant de leur signification. » (Lambert, 1781-1785 : 79).

Dans la préface de *l'Architektonik*, une œuvre qui, comme nous l'avons déjà mentionné, constitue en quelque sorte la suite du *Neues*

*Organon*, Lambert énonce explicitement la fonction de l'analyse linguistique dans la méthode de la métaphysique, ou plus précisément la fonction de l'étymologie dans l'étude de la genèse et de la dérivation des concepts, dans l'analyse du processus de métaphorisation progressive qu'ils ont subi (Lambert, 1771 : VI). Dans le *Neues Organon*, le présupposé de « proportionnalité réciproque entre la signification de chaque mot, son extension et sa connexion » est d'une certaine façon un postulat éthique de l'herméneutique. Il est d'autant plus nécessaire du fait que chaque interlocuteur peut « parvenir à de nouvelles métaphores à travers des séries de pensées tout à fait individuelles » et que la multitude des circonstances « contribue à ce que chacun se représente tout de suite les choses selon des aspects particuliers et individuels » ; il est nécessaire enfin comme antidote à la tendance assez répandue à faire de son propre mode de représentation l'étalon de référence pour l'interprétation et l'évaluation d'un texte et à juger que les choses ne peuvent être envisagées d'un autre point de vue (Lambert, 1764 : III. 307).

La détermination de la portée d'un mot est encore plus compliquée dans le cas de la traduction, car chaque langue a « un propre ressort (*Schwung*), de sorte que l'extension de la signification de ses mots ne se conforme pas nécessairement aux autres langues » (*ibid.*, III. 308 ; cf. 163). Ceci vaut également pour cette sorte de traduction que constitue le passage d'un paradigme scientifique à un autre (comme dans le cas de Kepler lorsqu'il conserve, mais avec une autre extension, les termes de l'astronomie de Ptolémée).

Le thème de l'extension des concepts telle qu'elle résulte de l'utilisation linguistique parcourt tout le *Neues Organon*. Face à la remarquable stabilité et univocité des termes qui dénotent les concepts simples (cf. à ce propos III. 121), et à la stabilité et l'univocité relatives des termes qui dénotent les objets naturels (et pour lesquels « nous devons toujours conformer le concept à l'objet que le vocable dénote » : *ibid.*, II. 138), apparaît d'autant mieux le caractère problématique des termes que nous composons arbitrairement et sous lesquels « il n'est pas si facile de délimiter ce que nous réunissons réellement » (*ibid.*, II. 139). Le cas se complique encore car les mots en question sont généralement déjà en usage et, les objets étant absents, nous ne les apprenons qu'à travers l'usage linguistique : ce qui porte à des conséquences d'autant plus graves lorsqu'il s'agit de domaines comme ceux de la philosophie et de la religion (*ibid.*, II. 140-41).

« Ces concepts sont en quelque sorte des unités arbitraires et de ce point de vue ils ressemblent aux mesures qui sont différentes dans tous les pays et à chaque époque, ou bien à la division de la surface du globe en pays particuliers qui sont en mutation

continue quant à leur gouvernement et à leurs frontières et que l'on ne connaît même pas toujours avec exactitude. Le règne de la vérité, quelque immuable qu'il soit en soi, admet [...] de telles variations car chacun prétend en tirer des fragments pour les associer arbitrairement. » (*ibid.*, II. 142).

La variabilité de l'amplitude des concepts est par ailleurs une nécessité fonctionnelle du discours, car nous devrions sinon disposer d'une langue constituée d'autant de mots qu'il y a de concepts, auxquels s'ajouteraient toutes leurs potentielles modifications. Mais étant donné la nécessité de la variabilité, l'échange linguistique est dans une large mesure une œuvre d'interprétation.

« C'est pour cela que, non seulement nous avons des mots qui ont plusieurs significations, mais il arrive aussi que la signification de beaucoup de mots soit prise parfois au sens strict et parfois dans un sens plus large, et c'est pour cela qu'il faut la plupart du temps établir selon le contexte de tout le discours le sens dans lequel l'auteur a pris ou peut avoir pris chaque mot, mais aussi l'extension particulière que ce mot peut avoir dans chaque discours individuel. » (*ibid.*, II. 156).

Dans certains cas l'élargissement ou la restriction de la signification est tel qu'il faut faire appel aux philologues et aux étymologues pour l'étudier.

L'analyse des idées et des signes doit aussi tenir compte des habitudes lexicales de la communauté et de la congruité de ces dernières avec le cas particulier d'application. Le dictionnaire d'une langue confère en effet à l'activité intellectuelle des locuteurs une « forme et physionomie » qui lui est propre, mais aussi le cadre de ses propres limites qui sont aussi celles des connaissances que les usagers de cette langue se construisent sur le monde. L'analyse doit encore tenir compte de la configuration même des langues naturelles et de leurs lois. Celles-ci sont pour une large part conditionnées par des facteurs pratiques : l'usage linguistique est fondé sur un consensus dont l'autorité dérive en dernier recours de l'adoption de certaines innovations, adoption qui n'est pas toujours motivée mais qui est dans tous les cas coactive.

« Qu'on se représente donc la langue comme une démocratie où chacun peut apporter sa propre contribution, mais aussi où toute chose peut être acceptée ou repoussée pour ainsi dire à la majorité des voix, sans qu'on ne prête guère attention au vrai ou au faux, au juste ou à l'erroné, au pertinent ou à l'inacohérent. » (*ibid.*, III. 1).

## 5. LA SPRACHLEHRE

Dans la *Dianoilogie*, la première partie de son œuvre qu'il consacre à la théorie cognitive, Lambert a en fait déjà défini les principes de sa sémiotique. Dans la troisième partie, la *Sémiotique*, il expose alors sa

*Sprachlehre*, ou doctrine de la langue. Ce glissement de la théorie cognitive vers la théorie sémiotique, et de là à l'observation des langues naturelles, s'explique facilement si l'on tient compte de la constance avec laquelle, tout au long du *Neues Organon*, la description des processus cognitifs tend à se convertir en une analyse du comportement ségnique. Celui-ci constituant pour ainsi dire le pivot entre la pensée pré-verbale et la pensée verbale, Lambert passe continuellement de cette analyse à celle des systèmes sémiotiques par excellence : les langues naturelles.

La *Sprachlehre* est une théorie générale des signes en fonction d'un système général des sciences. Sa fonction principale est de découvrir, sous le chaos apparent des langues d'usage, l'élément « métaphysique » et « caractéristique » qui leur est propre. Sous le terme de métaphysique Lambert désigne la nature ontologiquement motivée des formes linguistiques (« l'élément métaphysique se réfère aux choses signifiées, à leur nature et à leurs rapports généraux » : Lambert, 1764 : III. 309). Le second terme, l'élément caractéristique, se réfère à la structure formelle sujette à des règles grâce auxquelles les langues peuvent s'acquitter de leur fonction (« métaphysique ») qui est de se rapporter au monde (« l'élément caractéristique concerne ce qui, dans les signes, se laisse déterminer par l'élément métaphysique et ramener à des règles » : *ibid.*); c'est une régularité qui a pour fin de servir la fonction première du langage, la fonction métaphysique, c'est-à-dire son rapport avec le domaine de l'objectivité. En effet, la nature symbolique de la connaissance, et de la langue qui en constitue le système, ne se fonde pas uniquement sur la valeur représentative d'un signe isolé par rapport à un objet ou un concept tout aussi isolé, mais sur le fait que les signes non seulement représentent en général les concepts et les choses, mais indiquent aussi des rapports, de sorte que la théorie de l'objet et la théorie de ses signes peuvent être commutables (*ibid.*, III. 23; cf. 49, 277). Cette commutabilité devrait constituer la principale condition requise pour un langage scientifique, qui ainsi permettrait de « considérer toute liaison possible des mots selon les règles de la langue comme une liaison, possible en soi, des choses qu'ils représentent » (*ibid.*, III. 128).

Hans Werner Arndt (1982) a fort justement souligné que l'idée de caractéristique universelle élaborée par Leibniz, Wolff et leur école (à laquelle appartient certainement Lambert sous de nombreux aspects) n'a jamais véritablement été envisagée comme un instrument universel de domination du savoir, les exemples d'application n'allant jamais au-delà de certains domaines de connaissance scientifique très partiels. Arndt lui-même reconnaît toutefois la puissante influence que cet idéal d'isomorphisme a exercé sur la révision et la réforme du langage scientifique

en Allemagne, sur l'analyse et la critique de l'usage linguistique naturel, sur la terminologie philosophique et sur la recherche lexicographique elle-même. Lambert représente un cas extrême de cette aspiration à un rapprochement idéal entre la langue naturelle, dans son usage scientifique, et une « théorie des objets ». Le thème « rationaliste » d'un perfectionnement du langage scientifique visant à en faire une caractéristique universelle coïncidait parfaitement avec l'inspiration « baconienne » que l'on peut lire jusque dans le titre de l'œuvre de Lambert; d'ailleurs Lambert avait suffisamment suivi l'école de Locke pour avoir fait sienne l'idée d'une fonction constitutive des signes linguistiques dans la genèse des représentations, et pour être convaincu, par conséquent, que la congruence du langage scientifique — et en définitive la validité même des élaborations conceptuelles de la connaissance perceptive — passait nécessairement par un usage critique et une réforme de la langue naturelle.

Si on la lit à la lumière des analyses exposées ultérieurement dans la *Phénoménologie*, le quatrième livre du *Neues Organon*, la liaison entre la théorie des signes et la théorie des objets semble constituer un cas particulier de la liaison entre le domaine de l'apparence (*Schein*), de ce qui nous apparaît, et le domaine de la réalité. Dans la *Phénoménologie*, l'analyse de Lambert vise à constituer le système des sciences en examinant une par une ce qu'il appelle les différentes « perspectives transcendantes », c'est-à-dire les modes de représentation qui, dans chaque domaine perceptif et cognitif, lient l'apparence à l'objet correspondant. Dans ses exemples Lambert se réfère souvent au domaine de l'optique et au modèle explicatif de la théorie de la vision comme représentation de l'objet sur la rétine. Les théoriciens de l'optique ont « désigné la perspective comme le moyen de représenter l'apparence des choses visibles de manière à ce que les choses elles-mêmes et leur représentation [...] fournissent une même image sur la rétine » (1764 : IV. 4). Elargissant à tous les autres sens les notions d'apparence et de perspective empruntées à l'optique, Lambert définit la phénoménologie comme une « optique transcendante » et lui attribue la tâche d'étudier les rapports entre les représentations et leur origine selon les différentes perspectives liées aux différents types d'apparence (physique, pathologique, psychologique, morale, etc.), en d'autres termes, la tâche d'étudier les différentes médiations symboliques qui permettent la connaissance des objets.

Or le langage est un cas particulier de perspective transcendante et en tant que tel il requiert une analyse de l'adéquation de la théorie des signes par rapport à la théorie des objets. Cette exigence d'adéquation n'est satisfaite qu'en partie par ces formes particulières de connaissance sym-

bolique que sont les langues naturelles. En effet, d'un côté elles remplissent les conditions en ce qu'elles ont «des mots et des locutions pour exprimer d'une façon claire et précise toute vérité pensée et perçue par nous»; mais de l'autre elles ne les remplissent pas intégralement car, dans le cadre de l'usage linguistique, rien ne garantit que «l'élément grammaticalement exact ou éroné le soit aussi métaphysiquement» (*ibid.*, III. 277-78; cf. 128).

Il faut encore ajouter à cela que les langues naturelles appréhendent le monde de façon très différenciée selon les divers types linguistiques. Cela se manifeste non seulement dans les formes externes (les modalités selon lesquelles une langue assimile les emprunts d'autres langues), mais en premier lieu à travers une série de facteurs internes, au nombre desquels Lambert inclut l'élément métaphysique, c'est-à-dire ontologico-sémantique «grâce auquel elle [la langue] est plus souple par rapport à un certain mode, à une certaine forme de connaissance que par rapport à d'autres»; l'élément grâce auquel «notre connaissance reçoit une certaine forme ou figure» plutôt qu'une autre; le mode spécifique selon lequel chaque langue façonne des mots nouveaux composés ou dérivés de radicaux existants, ou bien utilise des mots déjà existants dans un sens métaphorique pour étendre leur portée à des aspects des choses que l'usage au sens propre laissait dans l'ombre (*ibid.*, III. 317). «L'élément grammatical» lui-même, bien qu'apparemment arbitraire («fondé ni sur l'objet, ni sur les signes», c'est-à-dire ni métaphysique, ni caractéristique [*ibid.*, III. 309]), participe à cette détermination interne du type. En effet les «particules de dérivation» diffèrent d'une langue à l'autre non seulement en ce qui concerne leur forme extérieure mais aussi leur signification :

«puisqu'elles représentent des concepts de relation et des déterminations métaphysiques, chaque langue, en tant qu'elle se distingue des autres, acquiert ainsi une impulsion qui lui est propre; et elle peut exprimer en un seul mot ce que l'on doit rendre dans d'autres par des périphrases ou des mots qui ont une origine absolument différente, qu'ils soient des radicaux ou des métaphores. La façon d'ajouter, de préfixer ou d'insérer les particules de dérivation ainsi que l'ordre de composition des mots ont eux-mêmes dans chaque langue quelque chose de particulier qui donne à l'élément caractéristique qui y est présent une forme qui lui est propre.» (*ibid.*, III. 323).

Ces considérations viennent enrichir la traditionnelle discussion sur le génie propre des langues et introduisent des thèmes de recherche qui connaîtront un grand développement quelques dizaines d'années plus tard : la formulation d'une typologie linguistique fondée précisément sur les différents procédés (agglutination, flexion) mis en œuvre dans chaque langue pour représenter les «déterminations métaphysiques», ainsi que le débat sur leurs mérites respectifs et rapports réciproques, débat auquel

participeront pratiquement tous les représentants de la première génération des comparatistes.

Lambert ne disposait certes pas des instruments philologiques dont ceux-ci pourront se servir; cependant il n'est pas dénué d'intérêt de noter que, selon lui, le type linguistique n'est pas uniquement une notion diatopique, qui permet de distinguer une certaine langue des autres ou bien un dialecte par rapport à la langue à laquelle il se rattache, c'est aussi une notion diachronique, qui distingue différents stades d'une même langue. Il est vrai par ailleurs que rien n'est plus éloigné de la mentalité de Lambert que l'idée préférée du comparatisme romantique selon laquelle la langue est une entité autonome qui naît en portant déjà en soi le type et la forme qui lui sont propres. Des facteurs empiriques en tout genre contribuent en effet à la détermination du type linguistique et ce dernier devient le «mètre et gabarit de tout le reste», limitant ainsi le terrain des innovations possibles qui sont soumises au consensus général selon les règles de «ce règne démocratique du monde intellectuel» (*ibid.*, III. 321).

La *Sprachlehre* de Lambert est une théorie de la langue qui se situe dans la tradition de la grammaire générale; mais c'est aussi, et c'est là son aspect le plus intéressant, une description des dispositifs dont se servent les langues elles-mêmes tant pour transcender le caractère idiomatique lié à leur propre type, que pour instaurer une croissante motivation ontologique de leurs propres formes. Il y a en effet, même dans les pratiques linguistiques les plus spontanées, des dispositifs qui «d'une certaine façon et dans une certaine mesure, rendent les langues scientifiques».

Il s'agit d'abord des dispositifs internes qui sont à la base de leur structure morpho-syntaxique. Celle-ci leur permet d'exprimer, grâce à des règles fonctionnelles (de dérivation, composition, déclinaison, conjugaison, comparaison, etc.), les multiples variations des choses, les rapports entre elles, les modifications et déterminations des actions; les différentes catégories verbales permettent d'exprimer les diverses circonstances, les différents rapports, connexions, degrés, etc. (*ibid.*, III. 126). La structure morpho-syntaxique permet en somme d'introduire un ordre scientifique dans le chaos d'une symbolisation qui est à l'origine en quelque sorte spontanée.

C'est donc grâce à la morphologie que la langue est en mesure de s'adapter aux «déterminations et rapports métaphysiques» (*ibid.*, III. 131) des choses, et elle réussit ainsi à satisfaire en partie à la règle, que nous avons déjà mentionnée, de la permutabilité entre la théorie de

l'objet et la théorie des signes. En partie seulement, bien sûr, car les déterminations métaphysiques du réel ne sauraient être représentées à travers la langue que d'une façon aléatoire. Les formes spatiales et temporelles en fournissent un exemple : en effet, les premières sont « d'une certaine manière, oubliées dans les langues réelles tant pour ce qui est des verbes que des substantifs ». Cela peut s'expliquer dans le cas des substantifs puisque leurs propriétés sont présentées comme durables et indépendantes du temps comme de l'espace. Quant aux verbes, il est plus difficile d'expliquer pourquoi la détermination spatiale est secondaire par rapport à la détermination temporelle; on en trouve au mieux des indications sous forme de particules ou d'adjonction d'adverbes. Le verbe en soi ne prévoit absolument pas l'action à distance et « l'action se déroule toujours dans le même lieu avec celui qui la fait ». Lambert propose comme explication le fait que la détermination de lieu ne vaut que pour les choses du monde matériel, et non pour celles du monde spirituel, si ce n'est dans un sens figuré, alors que la succession peut s'appliquer aux choses du monde intellectuel : la succession de nos pensées en est la preuve. « Dans cette perspective la détermination du temps a un domaine d'extension supérieur à celle du lieu, encore que, si l'on prend cette dernière au sens figuré, elle peut certainement s'étendre tout autant » (*ibid.*, III. 203-205).

Il existe encore un autre dispositif interne qui permet aux langues (et en particulier au grec et à l'allemand, affirme Lambert) de se rapprocher de la règle "scientifique" d'homologie avec l'objet et, par ailleurs, d'obéir au principe d'économie : c'est la capacité d'exprimer des signifiés au moyen de la dérivation et de la composition :

« Une langue est [...] d'autant plus complète à mesure que croît l'importance des possibilités qu'elle offre de composer et dériver à partir de ses radicaux des mots d'une signification quelconque, en sorte qu'il soit possible de comprendre cette signification à partir de la structure du nouveau mot » (*ibid.*, III. 129).

Pour ce qui est des mots composés, Lambert note encore un autre moyen de se rapprocher des mots « totalement signifiants » du langage scientifique : l'exploitation de la linéarité du discours en disposant les différents composants du mot dans un ordre non arbitraire (par exemple *Bruchstein* par opposition à *Steinbruch*, *Holzbau* par opposition à *Bauholz*, etc. : *ibid.*, III. 135; cf. 159).

Dans le chapitre sur l'étymologie où il étudie les mécanismes de dérivation et de formation du lexique, Lambert note un dispositif ultérieur de contrôle rationnel de la langue qui naît de ce qui peut apparaître au premier abord comme un défaut : la redondance propre aux langues naturelles non seulement ne contredit pas le principe d'économie, mais bien

au contraire constitue un élément positif car elle permet une sorte de contrôle métalinguistique sur les usages linguistiques. Il s'en explique ainsi : la dérivation, dit-il, confère un caractère complet, une plénitude, à la langue, ce qui ne signifie pas seulement une capacité à représenter tout contexte possible, mais aussi la capacité de représenter tout contexte par des locutions équivalentes qui se clarifient les unes les autres :

« une langue complète ne se borne pas à représenter toutes les pensées d'une seule façon; cette représentation doit être possible de plusieurs manières car les expressions et les locutions équivalentes servent de preuve les unes pour les autres de sorte que le manque de clarté de la signification peut être en grande partie évité, et ce plus facilement que s'il avait fallu montrer de nouveau l'objet lui-même, comme il advient peut-être en cas de doute à l'époque de l'origine des langues. A cet effet, une langue est donc beaucoup plus parfaite lorsqu'elle offre suffisamment de matière pour que l'on puisse échanger toute expression ou façon de parler par une locution équivalente. Définir les mots et les concepts en est aussi facilité, et ceci est particulièrement important pour ces mots dont la signification est, par nature, d'une extension indéterminée. » (*ibid.*, III. 248).

Ainsi, même l'apparente redondance de certaines formes grammaticales constitue en réalité un dispositif fonctionnel si on le rapporte à la nature adaptative du comportement sémiotique de l'homme qui requiert un ajustement continu de l'extension des concepts et des expressions correspondantes (*ibid.*, III. 249).

Lambert consacre à l'étude d'un autre dispositif encore, l'étymologie, un chapitre important de la *Sémiotique*; il s'agit d'un dispositif externe qui a pour objectif de « faire connaître, conserver et amplifier autant que possible l'élément caractéristique des langues » (*ibid.*, III. 260), de garantir au mieux la congruence entre la théorie de l'objet et la théorie des signes. L'étymologie est la théorie des éléments primitifs de la langue (*ibid.*, III. 250) et de la dérivation à partir de ceux-ci des autres mots selon des lois qui gouvernent les différentes catégories verbales. L'étymologie en tant que science sert justement à remonter le plus possible vers la base « caractéristique » des langues, c'est-à-dire remonter à la motivation des mots, et cela à travers l'étude de la morphologie ainsi que la recherche philologique et critique sur la formation des radicaux et sur la signification des différents types de dérivation.

L'étymologie comprend en effet l'étude de la dérivation des mots « tant d'après les formes que d'après la signification », et dans les deux cas la tâche est difficile dans les langues naturelles en raison du fait que « l'élément métaphysique est trop enchevêtré avec l'élément arbitraire, et [...] de nombreux radicaux sont tombés dans l'oubli entraînant avec eux leur forme et leur signification originelle » (*ibid.*, III. 254).

Pour ce qui est de l'étymologie «selon la signification», Lambert donne quelques indications de méthode qui constituent une petite synthèse des procédés de l'herméneutique. Il convient tout d'abord de faire attention aux lois spécifiques de chaque langue, à son type que l'on peut reconnaître à la marque imprimée aux mots étrangers assimilés (*ibid.*, III. 260), et, à l'intérieur de chaque langue, aux usages «provinciaux» qui attestent un état de langue dans des zones «où l'on a encore peu pensé à l'amélioration [de la langue] et où l'arrivée de peuples étrangers n'a pas contribué à la variation de la langue» (*ibid.*, III. 256). Il faut ensuite analyser les glissements métaphoriques des mots, là où il est possible d'en suivre les traces, c'est-à-dire quand ils sont fondés sur la nature de l'objet et non sur des idiotismes ou des erreurs dont la reconstruction demanderait des analyses historiques irréalisables. Par ailleurs, face à des textes écrits, il faut se tenir à la règle herméneutique qui veut que l'on rapporte le mot à son contexte, ce qui veut dire aussi qu'on se réfère à l'intention de l'auteur et à l'usage lexical de son époque (1764 : III. 258).

Quant à l'étymologie «selon les formes» on peut dire que tous les chapitres qui, dans le *Neues Organon*, sont consacrés à l'étude des parties du discours, constituent un travail continu qui vise à discerner ce que leurs modifications morphologiques peuvent avoir de significatif (*bedeutend*) — c'est-à-dire dans quelle mesure elles sont capables de représenter des classes de choses et des rapports entre ces classes — ou à déterminer dans quelle mesure elles relèvent au contraire de l'arbitraire. Lambert lui-même se montre fort prudent sur l'opportunité de réduire artificiellement l'élément arbitraire au profit de l'élément significatif de la langue. Que l'on essaie, dit-il, de perfectionner la syntaxe d'une langue réelle ou possible en rendant significatives les conjugaisons, les déclinaisons, les désinences des cas et des genres des substantifs (qui dans les langues historiques sont ou sont devenues arbitraires), on aurait certes une syntaxe plus adaptée («les règles syntaxiques deviendraient plus caractéristiques»), mais ceci aux dépens de la productivité de la langue pour ce qui concerne les dérivations, car «la formation du mot déterminerait la classe des choses et des actions qu'elle pourrait signifier» et rendrait donc «plus difficile l'étymologie» (1764 : III. 279; cf. III. 156, 178 et sv.). En d'autres termes, c'est justement le caractère arbitraire des marques syntaxiques qui, certes, rend la syntaxe des langues historiques moins «caractéristique», mais qui leur permet cependant d'être utilisées librement dans des dérivations étymologiques «selon les formes» et qui contribue donc à la productivité de la langue.

Dans le cadre de l'étude des perspectives transcendantes offertes par le langage, la «théorie des formes» — c'est-à-dire la description des rapports syntaxiques qui lient le domaine des signes à celui des objets — en vient à toucher un problème de fond de la sémiotique de Lambert comme de toute théorie sémiotique issue des prémisses gnoséologiques de l'empirisme classique : alors que la sémantique, certes après être passée par de multiples médiations, réussit néanmoins, en fin de parcours, à trouver son «élément caractéristique» en renvoyant aux représentations primaires de la perception, comment transférer une telle garantie d'icônicité aux mécanismes de la morphologie et de la syntaxe ? Le problème que Lambert se pose, et qu'il expose avec une remarquable finesse d'analyse sans pouvoir néanmoins le résoudre, est par conséquent celui des critères qui pourraient permettre de distinguer dans la syntaxe, en l'absence de termes de référence ostensifs, ce qui est arbitraire de ce qui est «métaphysique» ou gnoséologiquement motivé, et qui pourraient éventuellement être à la base d'une réforme de la syntaxe en vue d'une motivation maximale, c'est-à-dire d'une adéquation gnoséologique optimale par rapport au réel.

La théorie kantienne des formes transcendantes, née de tout autres exigences, devait cependant peu après proposer le même problème aux théoriciens de la linguistique : y a-t-il des formes transcendantes qui assurent la correspondance entre le langage et le monde ? Comme nous l'avons vu, Herder relèvera ce défi en tentant de fonder sa théorie cognitive, et donc sa théorie de la langue, sur une conception biologique de la subjectivité.